

SAMEDI 21 FÉVRIER

REGARD SUR LES ÉPIS DE FAÎTAGE EN TERRE CUITE, DES CÔTES D'ARMOR

PAR CHRISTIAN KULIG

AVANT-PROPOS

Généralement inconnu du grand public, les épis de faîtage dissimulés sur les toits sont pourtant omniprésents dans l'architecture bretonne. Apprendre à les regarder c'est comme apprendre à lire une façade, une toiture, constituée de nombreux détails, permettant ainsi de mieux appréhender l'architecture d'un monument dans son ensemble. Comme le définit Pierre de Lagarde, réalisateur dans les années soixante de la célèbre émission télévisée «Chef d'œuvre en Péril» : *L'architecture est l'expression la plus intime de l'inconscient collectif et l'image la plus haute que se donne une société.*

Pour lui le monument n'est pas que le reflet de la variété des régions ou de la diversité des caractères, il est aussi la projection la plus exacte de l'histoire.

Cette article (1) a pour vocation d'attirer l'attention sur ces éléments d'architecture rencontrés dans les Côtes-d'Armor, d'en dresser leur histoire, leur typologie, leur source d'inspiration, en les situant sur les monuments dont ils sont indissociables. Mais aussi de témoigner sur l'existence de ces petits édicules issus de l'art populaire, voués dans bien des cas à la disparition.

Définition, historique, fabrication et commercialisation

Au hasard d'une promenade, si on lève les yeux vers les toits des maisons bretonnes, on peut découvrir tout un décor aérien. En effet, une étude attentive de l'architecture vernaculaire nous révèle de nombreux détails. Parmi eux, les épis de faîtage sont probablement les plus remarquables. A l'origine, élément d'architecture fonctionnel, assurant l'étanchéité du mât de charpente dépassant du toit, les épis ont été imaginés par des artisans potiers et sont devenus les derniers éléments décoratifs et symboliques – trait d'union entre la terre et le ciel – de la maison. Par leur diversité et leur qualité artistique, ils demeurent un témoignage essentiel de l'art populaire dans la construction. Les épis de faîtage se rencontrent sur les combles à quatre pans se terminant en arêtières, sur les lucarnes à croupes ou plus noblement sur le faîte d'une tourelle d'un manoir : le poinçon dépassant du toit servant à la reprise des forces de la charpente, n'étant utilisé que dans ce type d'assemblage. La poterie scellée au mortier de chaux couronne cette pièce de bois et la protège des intempéries, voire de la foudre (2). Ces



1 – Atelier de fabrication

poteries étaient créées par des maîtres potiers dont certains épis conservent une marque ou une signature (3). Sous l'Ancien Régime les potiers vivaient organisés en communauté et possédaient des privilèges. Ils se regroupaient sur des sites propices à l'extraction de l'argile. Pour extraire ce matériau, on creusait des puits laissés à ciel ouvert; l'argile et le sablon étaient déposés dans des «s'eus» (espace ovale entouré de pierres) pour y pourrir environ six mois. Débarrassée ensuite des cailloux, la terre était pétrie, puis mélangée au sablon et ensuite séparée en petits blocs pour faire les pots. Les différentes étapes de la fabrication des épis étaient le tournage du pot (généralement à l'aide d'une simple roue de charrette formant le tour) (4), le moulage puis, une fois séché, l'épi recevait une bouillie de farine de blé noir ou de la bouse de vache fraîche support à une glaçure (enduit vernissé) à base de plomb, enfin, il était cuit au four. Cette technique assurait au pot une parfaite étanchéité et solidité et lui donnait une coloration brune, due à l'oxyde de fer ou verte pour le cuivre. La dimension des épis variait d'une trentaine de centimètres à plus d'un mètre. Dans ce cas, ils étaient composés de plusieurs éléments s'emboîtant les uns dans les autres.

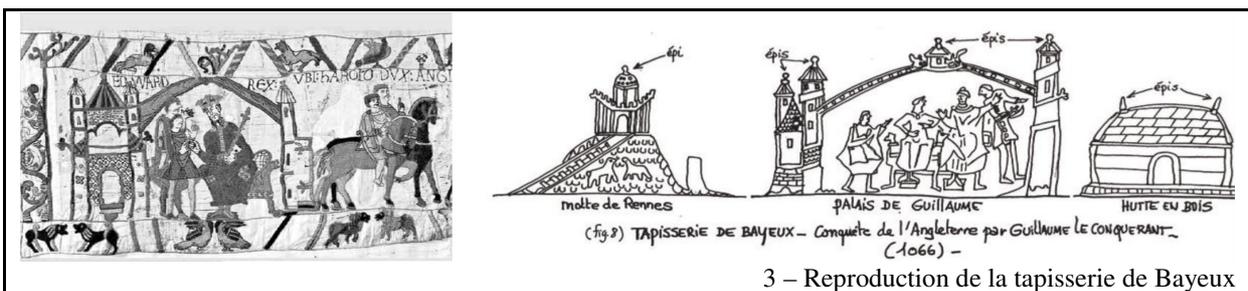


2 – Pose d'un épi de faîtage

La poterie achevée était confiée à l'artisan couvreur pour être placée sur la toiture.

En Bretagne, les épis de faîtage anciens en terre cuite se rencontrent uniquement dans les régions de diffusion de centres potiers, aujourd'hui disparus : Fontenay-Chartres-de-Bretagne et Dol de Bretagne (Ille-et-Vilaine), Lannilis et Quimper (Finistère), Lamballe et Guingamp (Côtes-d'Armor) (5). Ces deux centres ont été les plus prolifiques et il suffit d'observer les toits du Penthièvre et du Trégor pour s'en rendre compte. En revanche, les poteries de Malensac et Saint-Jean La Poterie (Morbihan) ainsi que celle d'Herbignac (Loire-Atlantique) semblent ne pas en avoir produit ou bien à de très faibles exemplaires, les épis de ces départements provenant probablement des centres voisins (6).

L'origine de ces ornements de toiture remonte à l'Antiquité avec l'utilisation des tuiles en terre cuite. On les retrouve au XI^e siècle, sur la tapisserie de Bayeux. Au Moyen Age, on remarque leur existence sur les bas-reliefs, les fresques et les enluminures des manuscrits. On sait également que les seigneurs, de retour des croisades, rapportèrent d'Orient de nouvelles techniques de construction avec l'utilisation des carreaux en terre cuite pour les sols, ornements de toitures pour les couvertures. A cette époque, l'art de la céramique connaît un réel progrès avec l'emploi de la glaçure : l'argile recouverte de vernis coloré réduisant la porosité des objets, se répand en Europe. Les plus anciens épis de faîtage conservés en Bretagne datent de la période Henri IV-Louis XIII. Les épis de faîtage étaient la marque distinctive des constructions nobles. Travaux de commande, ils ornaient les tourelles des châteaux des champs ou des hôtels nobles en ville. On peut les rapprocher de l'art héraldique, prolongement de la bannière ou de l'étendard, symbole des privilèges seigneuriaux. A toute fin de prestige, cet art fut emprunté par les propriétaires terriens aisés, les notables des bourgs et les artisans comme les enseignes accrochées au pignon de leurs maisons. Par la suite, les potiers ont étendu cet usage à l'habitat traditionnel. Cet art a traversé le temps pour disparaître, au début du XX^e siècle, en même temps que l'arrêt de la production artisanale des poteries domestiques (7).



3 – Reproduction de la tapisserie de Bayeux

TYPES ET SOURCES D'INSPIRATION DES EPIS DE FAÎTAGE rencontrés dans les Côtes-d'Armor

Centre potier de Pabu près de Guingamp

La diffusion des épis de faîtage de cette poterie couvre l'ensemble du Trégor, l'Argoat et le Goëlo. On les observe sur des hôtels des villes de Lannion, Guingamp, Tréguier, sur les maisons bourgeoises de Châtaudren, Pontrieux, Pleubian, Ploumilliau, Plouaret, sur des maisons de négociants en toiles d'Uzel, sur des maisons à pans de bois à la Roche-Derrien, sur les maisons de corsaires de l'île de Bréhat, sur les propriétés d'armateur de Paimpol, Ploubazlanec, sur des manoirs au coeur du Trégor comme à Ploézal, Camlez, Trédarzec ou dans les campagnes jusqu'à Corlay,

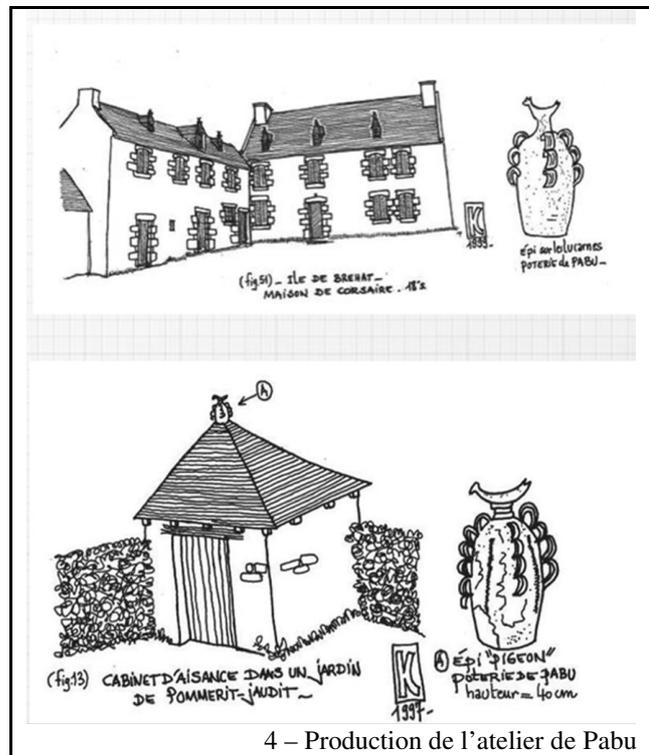
Canihuel, Mûr-de-Bretagne, Lanniscat, Trémargat et Rostrenen; sur des presbytères comme à Moustéru ou bien des églises comme à Pabu, Ploumagoar, Pléhédél; parfois on peut les trouver sur des édifices très simples comme les lavoirs en bordure du Trieux ou plus curieusement sur un cabinet d'aisance dans un jardin de Pommerit-Jaudy, une dépendance à Pommerit-le-Vicomte ou un pavillon d'entrée de maison au bourg de Troguery.

Pendant la période du XVII^e au XIX^e siècle, les potiers de Pabu s'inspirèrent du monde animal de la basse-cour (coqs, poules, pigeons) pour leur production. Le coq, chef de la basse-cour, premier au lever du soleil, évoque le temps qui passe. Souvent représenté la queue dressée, il est le symbole gaulois par excellence (8). Tandis que la poule évoque la fécondité, désir de continuité et d'éternel recommencement. La colombe, quant à elle, ailes ramassées, col relevé, est porteuse de paix et d'harmonie. Elle est le symbole de l'amour éternel. Ces poteries zoomorphes, de production identique, représentent toujours le volatile posé sur un pot orné de crochets organisés en quatre rangées, implantés sur les points cardinaux, signifiant que l'édifice est au centre du monde. Selon la tradition orale, le nombre de crochets montrait au passant la richesse ou l'ancienneté de la famille propriétaire de la maison. Pour les pots les plus modestes, l'oiseau peut être remplacé par une boule, une simple excroissance ou un décor floral, voire une simple quille.

D'autres épis, plus rares, se distinguent de cette production. Ils comportent des anses entrelacées, accompagnées parfois d'une couronne dentelée. Ils s'observent dans la région de Plestin-les-Grèves et ont, de par leur situation géographique, subi l'influence des poteries du Trégor Finistérien qui ont les mêmes caractéristiques (9). Sur une maison notariale de Perros-Guirec une paire d'épis présente un décor semblable, mais le sommet sert de perchoir à un volatile. Un épi unique provenant du manoir de Leslac'h, observé à sa dépose lors de la restauration des couvertures des pavillons encadrant le superbe porche à galerie de style renaissance, présentait malgré sa vétusté un pot en terre cuite rouge sans vernis, à deux éléments, d'une hauteur de 60 cm, à double rangée de boutons et quatre anses resserrées sur le col, avec, emboîté dans le pot, un cavalier malheureusement incomplet chevauchant un volatile fantastique : représentation probable du prince Irlandais Saint-Efflam venant prêter main forte, comme le rapporte la légende, au glorieux roi Arthur qui ferraillait en vain contre un dragon effrayant, sur la grève, proche du manoir. Enfin, on peut citer le manoir de Kerénez en Saint-Agathon, proche de Guingamp, qui présente la particularité de posséder à la fois des épis de Pabu sur les lucarnes de la dépendance à colombier mural et également un épi de Lamballe couronnant la tour carrée à l'arrière du logis.

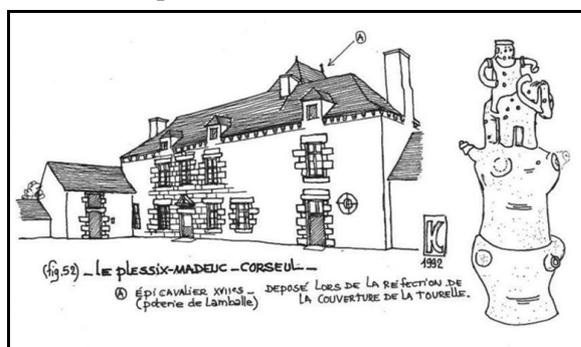
Centre potier de la poterie près de Lamballe

La production de la poterie de Lamballe est extrêmement plus riche dans sa diversité. La diffusion de ces épis couvre l'ensemble du Penthièvre, du Poudouvre, du Mené, voire les départements voisins d'Ille-et-Vilaine et du Morbihan. On les rencontre toujours dans les villes de Lamballe (10), Moncontour, Dinan, dans les bourgs de Plédéliac, Jugon-les-Lacs, Tramain, Broons, Caulnes, Quessoy, Erquy, Matignon, Saint-Alban, en périphérie de Saint-Brieuc et Quintin, dans les campagnes de Plénée-Jugon, Penguily et jusqu'à Trévé dans le sud du département, sur l'extraordinaire puits du Plessix-Madeuc en Corseul. Parfois, ils chevauchent la zone de diffusion de la poterie de Guingamp comme aux châteaux de Lanloup, au manoir du Sieurnes à Etables-sur-Mer ou bien à l'abbaye de Beauport en Goëlo. Les plus rudimentaires représentent de simples pots renversés ou pichets (11),

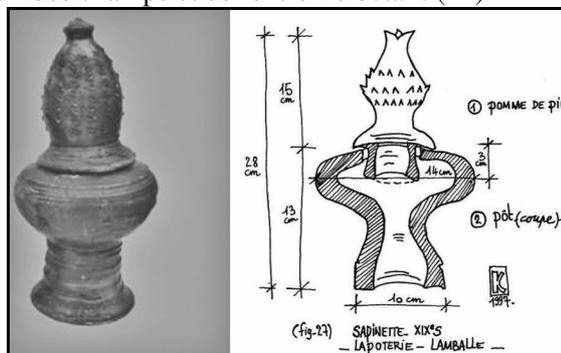


4 – Production de l'atelier de Pabu

voire une bouteille comme l'épi observé sur la chapelle domestique du manoir de la Touche-Sauvaget qui servait de chais pendant la période révolutionnaire. Leur origine est certainement liée aux rites de fin de chantier donnant lieu à des libations. D'autres épis, très anciens et frustes sont décorés de multiples crochets, voire de toupies creuses percées d'un trou. Ces orifices faisant office de sifflet dont le timbre varie selon l'orientation du vent. Ce type d'épis siffleurs permet de prévenir l'arrivée du mauvais temps, le moment alors de terminer les travaux des champs et de rentrer le bétail. (12)

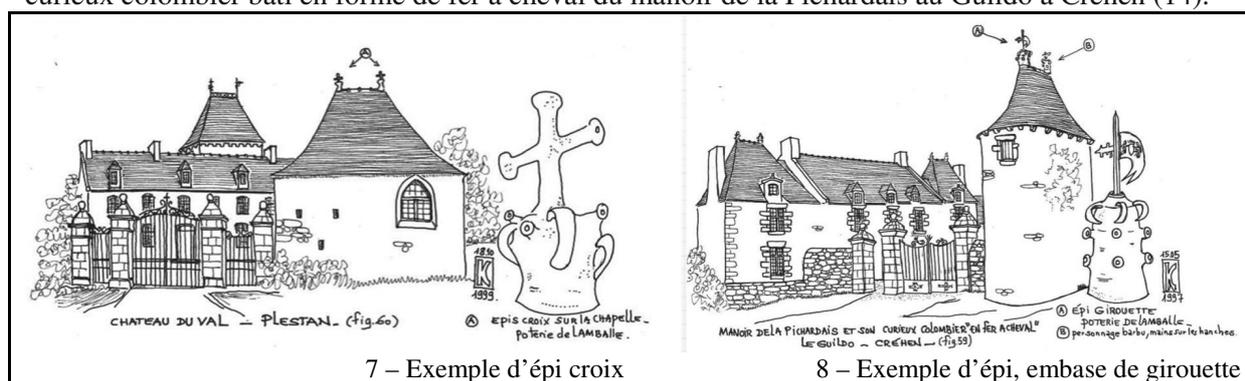


5 – Epi du Plessis-Madeuc en Corseul

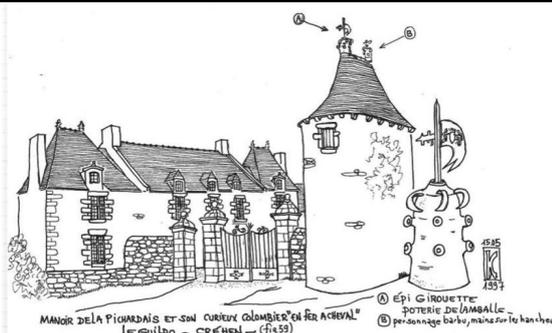


6 – Exemple de 'sapinette'

Un épi provenant du manoir du Pré-Rond à Morieux, porte des masques humains estampés et dissimulés dans l'embase du pot. Ces visages, comme ceux que l'on retrouve taillés dans la pierre, symbolisent la croyance païenne de l'œil malin. Pour conjurer le mauvais sort, ces masques étaient placés pour protéger la construction et ses habitants du visiteur mal attentionné (13). De nombreux épis de la région de Lamballe sont inspirés par le monde végétal : fleurs, artichauts et choux. Mais, l'épi le plus fréquent observé dans l'habitat rural du XIX^e siècle est la «sapinette», poterie d'environ 30 cm composée d'un pot renflé parfois cannelé recevant une pomme de pin symbolisant le germe de la vie. Il existe également des épis d'inspiration religieuse, croix ou personnages priant les mains jointes appelés «orant» comme au presbytère d'Andel. Au registre des épis croix on peut répertorier ceux observés sur la chapelle du château du Val à Plestan, la chapelle du château du Guillier à Plédéliac, de la chapelle du château du Clos-Neuf à Andel et enfin de la chapelle de la Ville-ès-Ion à Hénon. Un épi très rare de Quintenic porte un serpent s'enroulant autour d'une pomme (représentation biblique du péché originel). Un autre, tout aussi exceptionnel, tripartite, observé sur l'église de Mégrit, figure un coq posé sur la croix portant l'inscription : INRI. La partie inférieure est décorée de feuilles d'acanthes surmontées de masques humains. D'autres épis, moins répandus, servent d'embase aux girouettes. On en découvre sur le clocheton de la chapelle du château du Vaurouault en Fréhel et sur le curieux colombier bâti en forme de fer à cheval du manoir de la Pichardais au Guildo à Créhen (14).



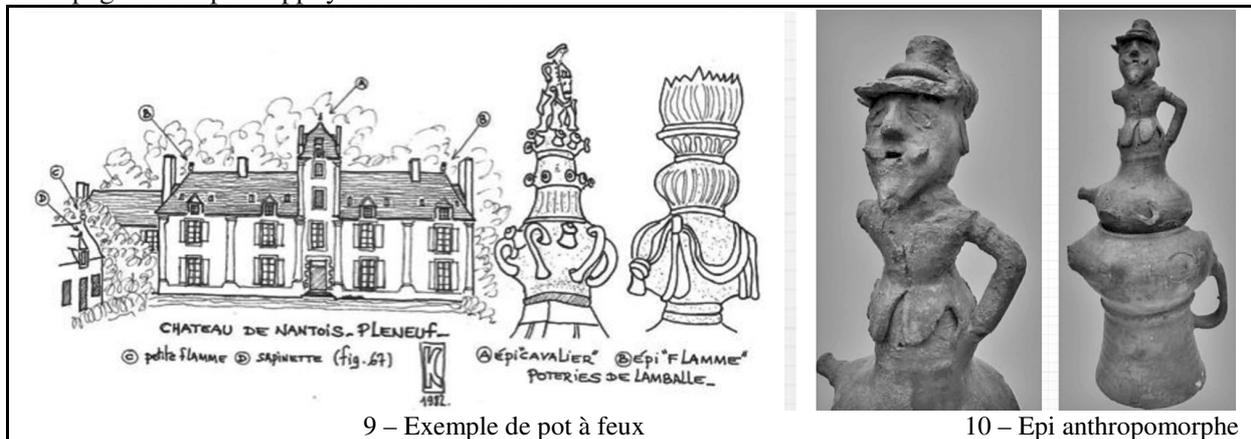
7 – Exemple d'épi croix



8 – Exemple d'épi, embase de girouette

Un autre épi de même facture, malheureusement cassé, coiffait une toiture en pavillon au manoir de Launay-Costio à Plémy. Les animaux domestiques, chiens, chevaux, poules et pigeons sont également représentés. On peut voir au bourg de la poterie, une paire d'épis de facture récente, probablement les dernières productions des potiers de Lamballe, l'un représente un coq, l'autre un dragon propre à effrayer démons et personnages mal intentionnés. En Chine, le thème du dragon utilisé sur les tuiles faïtières est largement répandu. Il préserve la maison et ses habitants des mauvais esprits et apporte la richesse (15).

Les flammes ou pots à feu se retrouvent sur les grands toits à croupes des châteaux et des malouinières des XVIII^e et XIX^e siècles. Ce type d'épi fabriqué en deux éléments atteint parfois un mètre de hauteur. La flamme utilisée dans les différents décors d'architecture représente le feu éternel, élément de ce qui fut à la base de la civilisation, symbole de la vie. Le pot à feu peut être également interprété comme un fanal qui sert de guide. Les plus beaux spécimens du répertoire de ces épis s'observent sur les châteaux de Nantois à Pléneuf, la Moglais à la Poterie, la Motte-Rouge à Hénansal, Monchoix à Pluduno, la Folinais à Henanbihen, la Ville-Robert à Saint-Lormel, sur les manoirs des Hauts-Fossés à Maroué, de Bourgogne à Lantic, de la Planche à Quessoy, sur la maison du Portail-Vert au bourg de Pommeret et plus curieusement sur le clocher de l'église Saint-Pierre à Plestan. Les épis anthropomorphes sont certainement les plus attachants et sont à rapprocher de l'art de la statuaire d'église. Ces poteries datent de l'époque Louis XIII - Louis XIV. Elles reproduisent un buste modelé sur le pot, communément un homme, mains sur les hanches, le visage portant barbichette et la tête coiffée d'un chapeau de mousquetaire. Dans de rares cas, la toiture porte une paire d'épis figurant un homme et une femme se faisant face, montrant au passant le couple propriétaire de la maison. A la Malhoure, à chaque extrémité d'un toit d'une grange, l'homme et la femme s'attendent dans une position amoureuse. Un épi très original du XVII^e siècle, conservé par l'agence des Bâtiments de France à Saint-Brieuc et provenant du château du Parc en Saint-Jacut-du-Mené, représente une femme enceinte, les bras en forme de coeur et les mains jointes sur son ventre rond. Sur l'extraordinaire jeu de couverture de ce château, au sommet d'une tourelle, l'on observe, in-situ, un gentilhomme campagnard en pied appuyé sur un bâton.



9 – Exemple de pot à feu

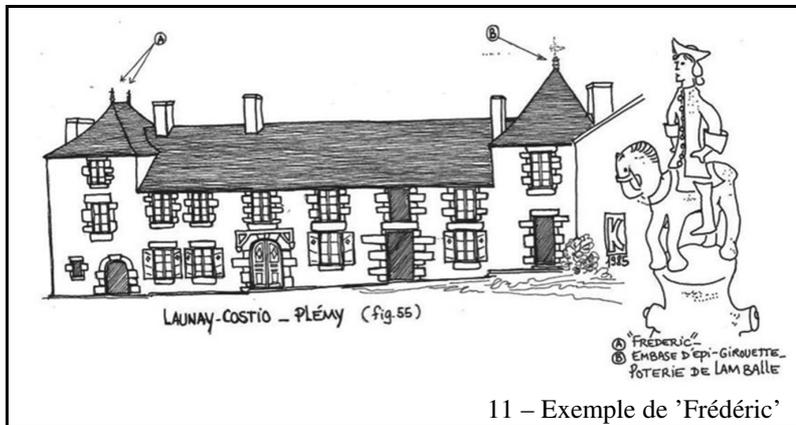
10 – Epi anthropomorphe

Un autre, tout aussi rare pour le département des Côtes-d'Armor, est composé de deux éléments avec embase à crochets et sifflets, surmonté d'un personnage debout, les mains sur les hanches, coiffé d'un chapeau rond. Cet épi déposé et conservé par son propriétaire, a été copié par Cécile Dein lors d'une réfection de couverture en pavillon à la Rougerais en Pluduno. A nouveau perché très en hauteur vers le ciel, ce bonhomme : type de hobereau, n'est pas mis là par hasard, il protège la demeure, surveille l'alignement de l'entrée fermant la cour et semble dire aux visiteurs en gonflant le torse : «je suis le seigneur du château». La bonhomie de ces personnages, les détails vestimentaires, l'expression des visages sont un témoignage historique touchant. D'un aspect moins engageant, on observe sur la maison Plesse (1637) à Collinée, une espèce de monstre, la tête renversée, la gueule ouverte. Cet épi est composé à sa base d'un pot à crochets et sifflets. Les épis représentant un cavalier sur sa monture constituent une typologie extrêmement développée dans le temps et dans l'espace. Rencontrés en Asie (Indonésie, Chine) ou en Orient, ils ont été probablement importés des croisades en Artois, Flandre-Picardie, Beauvaisis, Normandie, Périgord, Quercy (16), mais aussi dans le sud de l'Angleterre (17). Devenus quasiment introuvables dans ces contrées, ils sont encore abondants sur les toits des gentilhommières du Penthièvre (18). La poterie de Lamballe s'étant spécialisée dans cette production, elle répandit cette mode de l'épi cavalier pendant trois siècles. Le cavalier exprime la protection la plus efficace pour la maison. Il est le seigneur à la fois homme de guerre ou gendarme garant des lois. Il est amusant de noter la posture singulière d'un épi conservé au syndicat d'initiative de Plancoët où le cavalier, coiffé d'un tricorne, brandit son pistolet. Cet épi a fort heureusement été préservé lors de la démolition de l'immeuble dont il décorait les hautes toitures à croupe. Nous avons relevé une seule fois la tradition orale rapportant que «le bailli du coin, dans des temps reculés, avait eu le droit d'épi

en reconnaissance de fait de guerre et avait ainsi couronné les lucarnes de son hostel». Un épi à la taille grossière représente une sorte de «Cyrano de Bergerac» que n'aurait pas renié Edmond Rostand. Le cavalier au gros nez, le chapeau relevé, la rapière sur le côté, chevauche son fier bidet. Cet épi déposé et copié s'observe sur la tourelle du manoir de La Ville-Rogon à Erquy. Ces poteries sont peut-être les plus extraordinaires, mais aussi les plus luxueuses par le détail des uniformes. La coiffe a traversé les époques et les modes : chapeaux de mousquetaire, tricorne, bicorne, casquette. Dans le pays de Lamballe, ils ont été baptisés «Frédéric» par les potiers qui avaient pris pour modèle une image populaire circulant au XVIII^e siècle. Celle-ci reproduisait une caricature de Frédéric II de Prusse, chevauchant un jouet à roulettes, ce qui explique la disproportion amusante entre le cavalier et le cheval (19). Au manoir de la Noë-Cadet en Tramain, un pavillon daté de 1663 est décoré d'une paire d'épis cavaliers. Celui sur le chemin, un Frédéric à sifflets, présente à sa base renflée un décor unique figurant la Sainte-Famille - «la fuite en Egypte» - où Joseph, Marie et l'enfant Jésus chevauchent des têtes de chevaux. Enfin, il est à signaler la fantastique «chasse» du château de Saint-Aubin en Plédéliac (XIX^e siècle) qui se compose d'épis cavalier et de tuiles faîtières emboîtées les unes derrière les autres, décorées de cerfs, sangliers et renards poursuivis par les chiens, hommes de pieds et chasseurs.

Ce type de production de tradition médiévale, (la chasse à courre était le thème favori de la noblesse), révèle l'excellence de l'art du potier. Elle est l'œuvre d'Albert Hamon dit «Gouyette», dernier potier de Lamballe. Une chasse identique devait exister au château de Quefféron en Maroué dont les éléments encore visible sur les écuries, ont été déposés récemment par les nouveaux propriétaires lors de travaux de couverture. Une autre plus modeste s'observe à la Ville-

Marqué en Bréhand sur une maison datée de 1634.



Epis contemporains

De nos jours, les épis de faîtage en terre cuite tendent à disparaître du paysage des toitures des Côtes-d'Armor. Ces derniers, non seulement exposés aux intempéries, ont été des cibles pour les chasseurs (20), mais également, lors de réfection de couverture, leur intérêt historique et plastique a échappé et échappe encore à certains artisans. D'autres en revanche, lors de restauration de l'habitat à l'identique, leur manifestent une certaine attention et évitent ainsi l'emploi d'épis modernes, standardisés.

Il est toutefois des potiers contemporains qui recréent des épis sur des modèles anciens en y ajoutant leur propre imaginaire. C'est le cas de la poterie Dein à Yvignac, celle de Joël Babey à Plouha, ancien compagnon de Tostivint ; celle d'Etienne Huck au port du Légué, de Marc Benjamin à Saint-Alban, auteur de la série des épis pour la restauration de l'Abbaye de Beauport à Paimpol, d'Yves Crespel à Hénanbihen et de Jean-Yves Lemonnier à Pleudaniel, qui vient de terminer une série d'épis couronnant les lucarnes du manoir du Gouër en Trégrom, inscrit aux fondations du Patrimoine ; Roland Tostivint (21) et Cécile Dein (22), céramistes renommés, qui ont collecté, chacun de leur côté, cette tradition dans le début des années soixante et ont œuvré toute leur carrière pour le renouveau des épis de faîtage dans les Côtes-d'Armor.

A présent, les épis de faîtage en terre cuite deviennent des objets de collection, tant pour les musées (Saint-Brieuc, Lamballe, Moncontour ou Rennes pour la Bretagne; le musée de Sèvres en région parisienne et le musée des Arts et Traditions Populaires à Paris), que pour les particuliers qui ensemble, participent ainsi à leur sauvegarde (23).

NOTES COMPLÉMENTAIRES

- (1) En 1998, était publié une première monographie sur les épis de faîtage des Côtes-d'Armor, textes à l'origine conçu pour un article parus dans les mémoires de la Société d'Emulation des Côtes d'Armor de l'année 1997 et l'année suivante en 1999, dans la revue Tiez Breizh, Maisons et Paysages de Bretagne, puis en 2003 pour une parution dans le bulletin des «Amis de Lamballe et du Penthièvre».
- (2) Comme au manoir de Kermerzit en Trémel, où la foudre est tombée en 1992, cassant l'épi sur la tourelle du porche, sans y mettre le feu.
- (3) Eric Hingant, couvreur à Quintenic, m'a confié des fragments d'épi à glaçure verte, possédant un décor constitué d'un cordon, sur lequel on découvre plusieurs marques complexes. Noël Brouard possède dans sa collection une flamme où l'on distingue également une simple croix sur l'embase du pot à l'identique des marques de tacherons des tailleurs de pierre ou des charpentiers. Dans cette même collection un épi, plus récent est signé : «Emile Hamon La Poterie» et pour terminer, Jean-Claude Guéguen, artisan couvreur à Saint-Haaron, lors d'une réfection de couverture, a remplacé un épi rare, daté du XVIII^e siècle.
- (4) Des tours plus sophistiqués existaient également comme la «tournette bretonne» utilisée à la poterie de Pabu, près de Guingamp et signalé par l'archéologue Henri du Cleuziou.
- (5) « Sans doute apparue aux alentours de l'an Mille, la présence des potiers de Lamballe est mentionnée dès 1411, celle des potiers de Pabu (Guingamp) dès 1498. Leur production concerne tous les récipients d'usage nécessaires aux activités domestiques. En marge de cette fabrication, certains potiers appelés tuiliers ou briquetiers se spécialisent dans la fourniture de matériaux de constructions : tuiles de couvertures, tuiles de faîtage, briques réfractaires pour les fours à pain, tomettes pour les sols et tuyaux pour les conduites d'eau. Les plus habiles d'entre eux appelés «potiers statuaires» fournissent des œuvres pour les églises et les chapelles ».
- (6). Commercialisation : « Les deux centres de production de Pabu - Guingamp et La Poterie-Lamballe se partageaient approximativement les Côtes-d'Armor avec le Gouët pour frontière mais chacun débordait de son côté sur les départements limitrophes du Finistère et du Morbihan (Pabu) ou Ille-et-Vilaine (Lamballe). Hormis les marchés incontournables de Guingamp et de Lamballe où les femmes de potiers assuraient la vente directe, on pratiquait la méthode du dépôt chez les nombreux revendeurs fidèles de génération en génération. Ainsi Pabu diffusait sa production à Saint-Brieuc, Binic, Quintin, Pleubian, Tréguier, Mûr-de-Bretagne, Châtelaudren, Callac, Lannion, Morlaix (29), Carhaix (29), Gourin (56), Saint-Jean-Brevelay (56) tandis que Lamballe étendait son commerce à Saint-Brieuc, Plédran, Moncontour, Collinée, Broons, Jugon-les-Lacs, Matignon, Dinard (35) ... Les foires participaient aussi à ce commerce, la plus célèbre étant la Foire de la Montbran en Pléboulle. A la mi-septembre, les potiers en convois quittaient leur village pour s'établir sous la tente durant une semaine entière, alimentés en marchandises par les allées et venues des charrettes dans lesquelles on tassait les pots fragiles dans la paille. Les cultivateurs des environs venaient traditionnellement ici faire provision de vaisselles domestiques pour l'année : les affaires basées sur le troc se concluaient en blé ».
- (7) Poterie de Lamballe : « D'après différents témoignages, il est possible d'estimer la quantité de pots fabriqués chaque année en 1836, chaque atelier de potier fait cuire 3 000 pots par fournée et réaliser en moyenne 5 fournées par an soit 15 000 pots par atelier. Avec 50 ateliers recensés, on arrive à une production annuelle de 750 000 pots. En 1899, les chiffres déclinent. Avec 2 500 pots par fournée et 5 fournées par an, les 23 potiers mettent sur le marché près de 300 000 pots dans l'année. En 1924, moins d'une dizaine de fournées seront allumées. Le 28 juillet, Léon Martin prépare sa dernière cuisson de briques; le 6 septembre, c'est au tour de Joseph Hamon d'allumer la dernière fournée de pots. Afin d'échapper aux taxes qui pèsent sur les fours désormais inutiles, ces derniers sont démolis. Une page d'histoire est tournée.... »
- (8) Ce sont les Romains qui les premiers identifièrent le peuple de Gaule par le mot latin «gallus», qui désigne à la fois un coq et un Gaulois. Le coq devient l'emblème de la France à la naissance de

Louis XIII en 1601. Sous la Révolution, le coq et sa représentation célèbre le génie français et vient protéger la nouvelle devise : «Liberté, Egalité, Fraternité». Après 1830, il devient définitivement l'emblème national.

(9) Un épi conservé dans le jardin d'une maison de Guerlesquin (29) provenant de Guimaëc (29) est décoré en alternance de deux rangées de boutons et de quatre anses torsadées, l'ensemble surmonté d'un anneau et d'une réduction terminée par trois anses resserrées réunies en pointes. Cette disposition finale symbolise la pointe de diamant indestructible, protège la maison de la foudre et lui confère, comme la pierre précieuse, l'éternité. On note l'utilisation de cette symbolique dans les poteries tibétaines.

(10) Dans son ouvrage de 1890 «La Vieille France, le Bretagne» illustré de superbes dessins, A. Robida remarque à son arrivée sur Lamballe : « Sur l'omnibus, de cette situation élevée en haut de la guimbarde qui promène sur le pavé retentissant de Lamballe les voyageurs et les pyramides de malles à destination des plages de la côte voisine, ce qui frappe particulièrement dans cette traversée rapide, ce sont les épis en terre cuite, dressés à la pointe de toutes les lucarnes et au sommet de tous les toits. Ces épis qu'on appelle dans le pays des flammes, proviennent des fabriques de la Poterie, village près de Lamballe ; ils sont modernes, mais imités sans doute d'anciens modèles. Les plus originaux, ceux qui ne sont pas simplement de gros fleurons plus ou moins ornés, représentent soit un bonhomme barbu, soit un petit cavalier largement taillé ».

(11) Pour ce type, on peut citer l'exemple de l'épi constitué de 3 pots superposés avec une girouette métallique au centre, observé in-situ sur les dépendances du manoir du Plessix-Bouexière à Plorec.

(12) Le potier Marc Benjamin de Saint-Alban, nous racontait avec humour ses expérimentations d'épi siffleur de sa fabrication. Au volant de sa voiture avec l'aide d'un passager, l'épi passé par la portière et le bolide lancé à grande vitesse, il essayait de faire siffler le pot. Ses nombreuses tentatives se soldaient à son grand désespoir à chaque fois par un échec : aucun son ne sortant des orifices de la poterie. Marc Benjamin incapable de percer le secret des potiers de l'ancien temps, affirmait tout naturellement, que c'était l'horrible bruit du moteur de sa voiture qui devait couvrir le joli timbre des sifflets ou bien concluait que l'épi siffleur n'avait été qu'une légende.

(13) Les soldats de l'Antiquité, afin d'effrayer leur adversaire, ornaient le centre de leur bouclier de masques féminins, les Gorgones. Ces monstres fabuleux avaient le pouvoir de pétrifier tous ceux qui les regardaient.

(14) Cet épi aujourd'hui déposé a servi de modèle d'inspiration pour l'épi girouette coiffant la tour d'escalier du manoir de Lesmoal en Plounérin, lors de sa restauration.

(15) Il semble que cette paire d'épis de faîtage s'avère une copie d'après catalogues de ventes des productions de la poterie de Mesnil-Bavent en Normandie. Ces épis, très à la mode pour le décor des «villas bords de mer», à la fin du XIX^e siècle, se rencontrent sur le littoral des Côtes- d'Armor. Leurs décors exubérants en font des épis impressionnants pour l'observateur, mais ils leur manquent toutefois la spontanéité qu'offrait l'art des potiers traditionnels.

(16) La tuile faîtière la plus ancienne conservée en Europe représente un cavalier Brugeois du XIII^e siècle. En France, le musée de Beauvais dans l'Oise possède dans ses collections un épi cavalier de la fin du XV^e siècle présentant un chevalier en armure.

(17) L'historien anglais, G.C.Dunning, a étudié la diffusion des épis cavalier dans le sud de l'Angleterre. Il a observé une tuile faîtière surmontée d'un cavalier dont la tête a disparu, pouvant dater de 1450.

(18) Plus d'une centaine d'épis cavaliers, observés in-situ sur les toits des Côtes-d'Armor en 1997. Les plus belles séries sur un même monument se remarquent sur les manoirs du Prérond à La Malhoure, de Beaulieu à Saint- Cast le Guildo, du Verger à Lescoët-Jugon, de la Touche-Sauvaget à Plénée - Jugon. Les quatre épis cavaliers qui ornaient les lucarnes de Clairevue à Fréhel ont disparu lors de l'incendie du manoir, des copies ont depuis repris place lors de sa restauration. Sur le pavillon arrière menaçant ruine de l'ancien manoir de Maguelo en Penguily, aujourd'hui transformé en ferme, une paire d'épis cavaliers semblable, représente l'écuyer mains sur les hanches. Cette paire d'épis fut

déposée par son propriétaire en mars 1997 et pour celui en meilleur état, mis en vente aux enchères au profit d'une association caritative. Après de nombreux passages de mains en mains, il fut malencontreusement attribué à un épi cavalier du Périgord pour orner la couverture d'un ouvrage sur les épis du Sud de la France ! Sur les couvertures menaçantes du manoir de la Chapelle Bernier en Bourseul, nous avons fait déposer une paire d'épis cavalier du type mousquetaire datant du XVII^e siècle pour les préserver. Celui le mieux conservé est venu enrichir les collections d'art populaire du Musée de Bretagne à Rennes.

(19) Deux thèses différentes nous proposent pour la première que le modèle aurait été rapporté par un potier soldat de Louis XV de retour de la bataille de Rossbach en 1757 où Frédéric II vainquit Soubise; et pour la seconde version, que l'homme chevauchant un petit cheval, aurait été réalisé en hommage à l'empereur Frédéric de Prusse qui accueillit les Huguenots lorsqu'ils furent persécutés en France

(20) Certains épis de nos collections conservent la trace d'impacts de plombs. Pour les tireurs les plus habiles, le personnage peut être amputé de sa tête voire de son tronc tout entier, comme au logis-porche du vieux Limoëlan en Sévignac, où le cheval a perdu son cavalier.

(21) Roland Tostivint (1933-2008), potier qui m'a transmis sa passion des épis de faîtage la toute première fois lors d'une exposition au FAC en février 1981. Cet artiste n'était pas un potier tout à fait ordinaire. Ennemi déclaré de tout embrigadement comme l'on écrit certain journaliste, le personnage étonnait un peu, exubérant, parfois agressif dans le verbe, poète à la fois, il avait une vitalité qui forçait la sympathie. Le personnage à la haute silhouette, chevelu, la barbiche taillée en pointe à la façon des mousquetaires, semblait sortir tout droit de ses épis cavaliers. On s'étonnait même de l'absence de rapière à ses côtés. Artiste complet, Roland Tostivint était à la fois dessinateur, fresquiste, peintre, sculpteur, céramiste. Né à Saint-Brieuc, au 14 de la rue Saint-Gouéno, il vécut toute son enfance au-dessus de la librairie créée par son père. En 1945, il suit son père, professeur d'histoire et de géographie, nommé à Oran. Le jeune Briochain fait les Beaux-Arts en Algérie où il apprend la céramique et y récolte des prix de décoration et de céramique. Rentré à Saint-Brieuc en 1952, il se lie d'amitié avec l'artiste-ethnographe René-Yves Creston. Cette rencontre sera l'occasion de parfaire sa culture celtique. Il sillonne toutes les routes du département à «scooter», s'imprégnant de l'architecture et des traditions bretonnes. Il expose ses peintures à l'Hôtel de Ville. Dans un début de notoriété, il inonde la Bretagne de cartes illustrées inspirées des légendes, des pardons et de l'histoire du pays. Les frais d'édition lui permettent d'acheter son premier four en 1954. A cette époque, il continue à peindre à «tour de bras» mais pour faire bouillir la marmite, travaille à l'étalagisme et à la décoration. En 1958, il emménage au 19 de la rue Fardel avec un projet en tête de faire de ce vieux quartier historique, un centre d'artisans d'art. Devant l'incompréhension des élus, il claque la porte à sa ville pour s'installer à Binic. Entre temps, en 1961, le céramiste briochain obtient la médaille d'or à l'exposition des Arts et Techniques de l'Artisanat à Paris. Sous l'impulsion de l'architecte en chef des Bâtiments de France, M Voizard, il se lance dans la fabrication de tommettes et remet au goût du jour les épis de faîtage. Son grand chantier sera la restauration du château de La Roche Jagu acquis par le département. Roland Tostivint étudie les épis de faîtage en place avec précision, répertoriant les différents modèles existants, canton par canton. Les derniers épis fabriqués remontaient avant la guerre de 1914-1918, avec un creux de près 50 ans. Roland Tostivint donne un nouvel élan à cette production allant même jusqu'à embaucher plusieurs compagnons dans son atelier du Prè-Calans. Les commandes affluent, du châtelain aux artisans couvreurs jusqu'aux négociants en bâtiment ; il crée même un catalogue à leur intention. Il ne m'a jamais confié le nombre d'épis produits tout le long de sa riche carrière, mais j'ai le souvenir d'un homme qui à la fin de sa vie était toujours aussi passionné. Nous nous rencontrions à la Poterie du Légué, chez notre ami commun, le potier Etienne Huck. Roland se réjouissait d'une publication sur le sujet en m'entourant de ses précieux conseils. M'étant installé dans le Trégor en 2005, je lui confiais avoir la chance d'habiter un logis décoré par des épis de sa création.

(22) Cécile Dein a débuté à Paris avec son mari artiste peintre et sculpteur dans les années cinquante. Elle réalisa ses premières collections pour la marque *Primavea*, créations artisanales diffusées par le grand magasin «Le Printemps». Autodidacte, elle a appris le métier seule en fréquentant les musées comme Le Louvre, en observant la sculpture, la poterie ancienne, le carnet de croquis à la main. Le

couple Dein s'installe ensuite dans l'Orne à la recherche d'espace pour travailler et surtout y installer un premier four. C'est dans cette région de Normandie que Cécile Dein découvre la tradition des épis de faîtage en terre cuite. Elle se lance dans la création de pièces uniques. Elle s'enrichit des lectures de Bernard Leach, travaille le grès dont elle préfère la matière. Au début des années soixante, elle déménage à nouveau et s'installe définitivement dans les Côtes-d'Armor au manoir de La Levrette à Yvignac. C'est un nouveau lieu d'inspiration, proche du Penthièvre et de l'ancien centre potier de Lamballe qui a essaimé sur les toits de la région de nombreux épis vernissés. Cécile Dein se spécialise dans cette création pendant plus de trente ans. Sa renommée est surtout connue pour ses épis de faîtage, reproduisant et sauvant de l'oubli de nombreux types. Son art est de la haute couture, tournant ses épis entièrement à la main jusqu'au personnage ou l'animal, sachant donner le coup juste sur la terre et ainsi retrouver la saveur populaire des maîtres potiers d'autrefois. Les architectes des Monuments Historiques ne s'y sont pas trompés, comme les nombreux propriétaires de manoirs, lui confiant l'épi cassé par la tempête comme on confit l'enfant malade à l'infirmerie. Cécile Dein redonnant vie à l'épi avec sa propre dextérité et ce, pour voir reflorir les hauts toits de leurs propriétés pour de nombreuses décennies. C'est sur les conseils de Serge Davy que je fréquentai pour la première fois son atelier en 1982 et depuis je ne manque jamais une occasion pour faire une visite à cette artiste oh combien attachante.

(23) Avec mon ami Noël Brouard et la complicité des couvreurs des Côtes-d'Armor, nous avons pu constituer une collection d'épis anciens, accompagnée d'une exposition présentée au public à Moncontour lors de la Journée du Patrimoine de Pays, le 14 juin 1998 et lors d'une porte ouverte des Fondations VELUX à Rennes en 1999 dans la prestigieuse chapelle du Parlement de Bretagne à Rennes, restaurée après son incendie.